

Témoignage de Jean-Louis BILLET, chasseur au 70^e Bataillon de Chasseurs Alpins

----- O -----

Je suis originaire de Cuzy, sur la ligne de chemin de fer qui menait à St-Germain-des-Fossés, (à 60 kilomètres au Nord de Lyon) dans le département du Rhône. C'était une région à vocation textile. Le village comptait alors 2.000 habitants contre 800 de nos jours.

Je suis parti le 8 avril 1915 vers Grenoble, pour être incorporé au 30^e Bataillon de Chasseurs Alpins, au dépôt de Saint-André, où je passai une quinzaine de jours.

Nous avons ensuite poursuivi notre instruction à Malataverne, un petit pays situé à une quinzaine de kilomètres de Montélimard. La seconde compagnie était installée dans un village à côté, à Allard. C'était comme cela, nous étions répartis dans les villages, et on dormait dans des granges.

Là, je faillis être tué d'une malencontreuse cartouche tirée lors d'une démonstration. Nous dormions dans une grange, à l'étage de laquelle nous avions installé les armes ; un parisien montrait le fonctionnement du fusil Lebel à un de ses camarades, nouvellement arrivé. Je connaissais déjà cette arme, pour l'avoir utilisée dans ma société de gymnastique. Dans cette période, nous faisons beaucoup d'exercices et participions à de l'entraînement de nuit, avec utilisation de cartouches à blanc. Ce jour-là, quand ce parisien fit sa démonstration, un coup partit, et malgré que les munitions étaient à blanc, une cartouche de guerre était mélangée aux autres. Le projectile me frôla et je faillis être tué.

Nous avons poursuivi notre instruction à la Mûre, dans des casernes que je connaissais pour y avoir séjourné lors d'un concours de gymnastique.

Enfin, nous avons rallié Nyons, dans la Drôme, avant d'être affectés dans la zone des armées, près d'Epinal, dans les Vosges, à Golbey, et au camp d'Arches.

Nous avons ensuite continué notre instruction à Epinal et au camp d'Arches. A Epinal, nous étions de garde auprès d'un dirigeable. Pendant notre séjour, un avion Taube Allemand est venu bombarder la ville, mais il fut touché par le 1^{er} coup tiré par un canon anti-aérien. Les gens s'étaient amassés nombreux pour le voir, et l'avion dans sa chute, tua vingt personnes en tombant dans un jardin. Cet hiver fut très froid ; en cantonnement, nous faisons des courses à pied pour nous réchauffer.

Au printemps 1916, en juin, j'ai été versé en unité combattante, au 70^e bataillon de Chasseurs de réserve⁽¹⁾. En ajoutant 40 au chiffre de départ, on obtenait les numéros des bataillons de réserve.

¹ Pendant cette période, j'assurais le ravitaillement des premières lignes de la Schlucht, tous les 3 jours ; chacun s'occupait de quelque chose (viande, riz, pâtes, ou vin), et nous montions par le funiculaire. Mais il arrivait que je m'attarde et que je loupe le funiculaire qui redescendait. Je retournais donc à pied, en courant par la route. Je passais par la roche du Diable, et Diable ou pas, je « volais » et en peu de temps étais dans la vallée.

Il y avait 31 bataillons de chasseurs, plus un régiment de marche, le 115^{e(2)}.

Mon frère a été incorporé dans l'artillerie. Il a servi dans l'artillerie lourde sur voie ferrée, et utilisait de grosses pièces montées sur rails ; il était largement en retrait des lignes, et ne risquait pas d'être blessé.

En arrivant au 70^e, nous avons passé un examen. On nous présenta une mitrailleuse démontée qu'il fallait remonter. Il y avait deux mitrailleuses différentes, une Ste-Etienne et une Hotchkiss. J'ai regardé faire les autres, puis j'ai passé cet examen. Comme je m'en suis bien sorti, j'ai été pris, avec un autre, pour faire partie de la section des mitrailleuses.

Nous fûmes dirigés alors vers la Somme, où notre bataillon fut engagé dans les offensives qui devaient permettre de soulager Verdun de la pression allemande, en créant une seconde bataille, près de Péronne – St-Quentin.

A 4 heures de l'après-midi, le 20 juillet 1916, l'attaque démarrait. J'étais pourvoyeur d'une mitrailleuse, et j'ai enjambé le parapet de la tranchée avec deux caisses de munitions. Quand c'était le moment, il fallait sortir à découvert...

C'était ma première attaque.

Nous avons progressé puis avons été bloqués par un tir de barrage, dans un chemin creux. Nous avons subi un marmitage terrible. A côté de nous, les cadavres des soldats tués noircissaient au chaud soleil.

La compagnie s'est repliée, mais je suis resté, sur ordre du Sergent-Major, à attendre la compagnie voisine que l'on croyait plus en avant, pendant que les autres se repliaient. Mais la compagnie que j'attendais avait déjà battu en retraite. J'ai patienté toute l'après-midi, et la nuit s'annonçant, je décidai de me retirer et tentai de regagner les lignes françaises. A l'approche de mes lignes, je me heurtai au réseau Brun qui avait déjà été tiré.

J'ai été reçu à coups de fusil.

« Arrêtez de tirer, je suis Français ».

Ils ont cessé le feu. Mais, je vous avoue que si j'avais été le tireur, je n'aurais pas loupé ma cible.

Devant Péronne, j'ai été blessé à la figure en approchant la tranchée allemande par un Allemand qui m'a lancé un pétard⁽³⁾ pour se défendre. Je ne lui en veux pas, il défendait sa peau. J'avais ce jour un nouveau capitaine, dont je ne me souviens plus le nom, mais qui a été également blessé ; je ne l'ai jamais revu depuis. Notre avance a été stoppée au chemin creux.

² Le 115^e était commandé par un officier téméraire. Un grand gars roux avec une cravache qui partait au feu avec ses hommes. On disait alors qu'il avait abattu des soldats de son unité qui fuyaient devant l'ennemi durant les combats de l'été 1914. Il a fait sonner deux fois la charge au clairon, en 1918. C'était un meneur d'hommes. Il disait à ses hommes : « Si quelqu'un te critique, tu lui répondras que c'est le 115^e qui l'emmerde ». Et si on te demande qui t'a dit cela, tu répondras que c'est le Commandant du 115^e qui te le fait dire. » (le tout avec son accent du Sud-Ouest).

Un jour, un nouveau lieutenant est arrivé. Lui et Touchon devaient partir à l'attaque, mais le lieutenant était craintif, et Touchon a menacé ce lieutenant de lui mettre une balle dans la tête s'il ne le suivait pas.

Quand Touchon arrivait dans un secteur calme, il y avait au bout de quelques jours de l'agitation. Il lançait des coups de mains car il voulait tout savoir de l'ennemi qui se trouvait en face. Je le vois encore, lors d'une discussion mouvementée avec d'autres gradés, à fumer tranquillement sa pipe, les mains dans les poches, face à son interlocuteur (le Général de Division et le Commandant d'un autre Bataillon de Chasseurs, qui se tenait, lui, dans un garde-à-vous rigide, sous les invectives du Général).

³ Il s'agit là d'une grenade à manche.

J'ai séjourné dans différents secteurs de la Somme. Je faisais partie de la compagnie de mitrailleuses, commandée par le Capitaine Tournière, que je mettais en liaison avec les autres compagnies (Capitaine Doligès, Capitaine Rouyère, qui venait de la cavalerie). En assurant ainsi la liaison entre les compagnies, je pouvais voyager d'une tranchée à l'autre, pour apporter les ordres, conduire les corvées de cuisine, porter le courrier, etc. J'amenais les gars en première ligne, mais ils ne savaient pas où ils étaient, et s'ils ne m'avaient pas eu comme guide, ils se seraient sans doute égarés. Dans l'ensemble, les combattants ne connaissaient pas les secteurs où ils stationnaient.

Du reste, les lieux de combats de la Somme ne m'ont pas marqué, sans doute à cause du relief assez plat, et en retournant sur les lieux après guerre, je n'ai rien reconnu.

Nous avons beaucoup souffert de la boue, dans la Somme ; dans les tranchées boueuses, nous avions de la boue jusqu'aux genoux. Dans les Vosges cependant, il m'est plus facile de reconnaître ces lieux passés.

Après ce séjour mouvementé, notre régiment se dirigeait vers les Vosges du côté de Senones ; j'assurai alors la liaison avec les avants-postes de la Mère Henry, tenu par le 70^e bataillon, du 7 novembre 1916 au 25 janvier 1917. Mon capitaine stationnait dans la Maison Forestière.

C'était de belles journées dans ces secteurs calmes, avec ces tranchées creusées dans les forêts de sapins.

Je chargeais le matin une mule, avec des blocs de béton, qui allaient être utilisés à construire des blockhaus. Ma mule acceptait son lourd chargement mais elle ne s'arrêtait pas pendant le trajet.

Arrivé dans les premières lignes, je la déchargeais. Et puis, elle se reposait environ une heure, durant laquelle, je distribuais le courrier et prenais des nouvelles. Nous redescendions ensuite vers la vallée.

J'étais heureux, durant cette période. Les gens étaient contents de me voir arriver, me demandaient des nouvelles en recevant le courrier, de savoir s'ils restaient longtemps dans le secteur.

Le soir, des territoriaux rentraient de permission, les musettes remplies de chocolat. Mais malgré le calme, les rats proliféraient le lendemain matin, leur musette était vide, le contenu mangé par les rats.

Un soir, en redescendant des tranchées, dans la nuit, un des poilus du secteur tombe nez à nez avec un Allemand. Pris de frayeur, les voilà tous deux qui se sauvent dans un sens opposé, afin de rejoindre leurs lignes respectives. Le réseau de tranchées et de boyaux était si complexe que ces incidents pouvaient arriver de temps en temps. On voyait au travers des sapins, les villages de la vallée.

Le 1^{er} janvier 1917, je suis monté aux premières lignes, et j'ai découvert en arrivant deux sapins déracinés et un boyau démoli par deux obus. « Ils vous ont bien souhaité la Bonne Année, en déracinant deux arbres un peu plus loin ! » dis-je en arrivant à la liaison.

En février 1917, nous avons rejoint le camp d'Arches puis l'Aisne.

Lors des offensives du printemps 1917, notre unité avait été intégrée à la division de poursuite (47^e D.I.) qui devait s'infiltrer dans la brèche ouverte par les vagues d'assaut. Nous avons attendu toute la journée dans les champs, mais l'offensive échoua, sans que nous eûmes à y participer. L'offensive ayant échoué, nous sommes retournés en cantonnement, près de Dormans.

J'étais couché dans la paille, la nuit, quand je fus réveillé par des coups de fusil. Je réveille mon camarade, lui demandant s'il avait remarqué quelque chose. Puis il se rendort. J'étais inquiet ; et les coups de feu continuaient. Je me suis levé, et suis allé trouver le Capitaine, l'informant de la situation, après l'avoir réveillé.

Il décida alors de séparer les pièces de mitrailleuses des munitions pour éviter qu'elles ne soient utilisées dans les escarmouches qui avaient lieu dans les régiments. Nous avons donc chargé les mulets, puis sommes allés dans les bois amener les armes à l'abri de l'agitation. Nous sommes revenus au matin.

Quelques jours après, nous étions rassemblés dans les carrières de Roussy. Les poilus qui avaient participé à l'agitation dans notre régiment, ainsi que d'autres, ont été embarqués dans des camions ; pour être jugés et répondre de leurs actes. Deux poilus ont été condamnés. Le premier a été gracié, car il venait d'une région occupée. Le second, un pauvre gars du Puy de Dôme a été exécuté. Il n'était plus rien, un pantin.

J'ai connu celui qui avait commandé le peloton d'exécution. Au 115^e de Marche, Touchon avait bien ses hommes en main, il n'y avait pas d'agitation.

Entendant la fusillade, ses poilus sont cependant sortis du campement, inquiets. Touchon les a rassurés et ils sont retournés se reposer : « Allez les gars, on rentre ».

Et nous sommes montés en ligne. Une compagnie du 115^e a perdu des hommes victimes des gaz. Le groupe est parti, la nuit, travailler à creuser des tranchées ou poser du barbelé. Pendant leur absence eut lieu un bombardement aux gaz. Leur travail achevé, ils sont retournés se coucher, dans l'abri qui avait été marmité aux gaz ypérite. La journée ou le soir même, ils n'ont rien ressenti. Mais deux jours plus tard, tous étaient morts.

Suivant les secteurs où nous étions, on s'adaptait aux tirs des différentes batteries, et l'on savait où il fallait passer à travers le feu.

Au Chemin des Dames, à la ferme des Hurlus, je conduisais un jour un groupe de gradés, quand nous approchâmes d'un endroit découvert.

« Tenez-vous à l'abri du talus. Quand je pars, vous me suivez ! »

Je comptais les coups pour connaître le moment où nous pouvions passer.

« Allez-y ». Et nous sommes alors tous passés, sans encombre.

Les artilleurs allemands tiraient des rafales espacées.

En 1917, nous avons également participé à l'instruction, en France, des recrues de la première division d'infanterie U.S. en juillet et cela se passait à Marson, près de Bar-le-Duc. Il s'agissait de manœuvres de groupe, avec simulations d'attaque.

J'ai été invité par des officiers américains à dîner un soir chez eux. Vous ne devinez pas ce qu'il y avait dans un tonneau qui était dans la pièce où nous nous trouvions... Ce tonneau était rempli de pièces d'or, et représentait la solde des hommes. Ceux-ci, d'ailleurs, ne manquaient pas d'argent.

Du 16 septembre au 29 octobre, nous tenons le secteur de Tahure, en Champagne.

Dans un des boyau de Tahure, il y avait un obus de 210 non explosé, à l'entrée d'une sape. Je conduis les artificiers, envoyés par le régiment, pour faire exploser cet encombrant objet. Ils disposaient leur charge et allumaient le retard. Nous prenions nos jambes à notre cou pour nous mettre à l'abri. A trois reprises, on fit exploser les charges. Cela démolissait peu à peu le boyau, mais pas l'obus, qui est finalement resté là. A un autre endroit, la charge fit séparer l'obus en deux, un des morceaux, tombant sur un arbre, le fit s'effondrer sur la tranchée, et fit fuir comme un

diable, le poilu qui s'y trouvait.

D'ailleurs, les accidents étaient fréquents sur le champ de bataille, encombré de munitions de toutes sortes.

Un jour, l'adjudant a demandé une personne ayant une belle écriture, sans doute pour faire de la paperasse. Un gars de Lyon s'est présenté, et a donc été désigné pour nettoyer les latrines.

A Tahure, cela grouillait de rats. Je dormais en tirant ma capote sur moi, et la nuit, je sentais les rats me passer sur le corps ; je n'aimais pas beaucoup cela.

Nous avons également souffert des poux, surtout en Italie, où nous étions infestés. A Tahure, il y avait d'énormes totos. Certains prétendaient qu'ils étaient marqués de la croix de fer sur le dos. A Tahure, j'ai vu une attaque de soldats allemands : ceux-ci approchaient nos lignes sans armes, avec uniquement des couteaux et des poignards.

A Tahure, toujours, les Allemands avaient projeté une attaque aux gaz, avec des bonbonnes. Quand ils ont su qu'ils étaient face à des chasseurs, ils ont abandonné ce projet. Nous avons beaucoup souffert de la boue. Il y avait des secteurs empestés par les obus à gaz mais ceux-ci ne faisaient pas un nuage continu ; je ne mettais pas toujours le masque, qui m'aurait gêné pendant les liaisons. Je fermai les yeux, et je passais à travers les nuages toxiques.

J'ai vécu une guerre « imagée ». J'étais un peu casse-cou, et ce poste d'agent de liaison me plaisait beaucoup, à voyager dans les boyaux, à rencontrer et côtoyer les officiers. Je n'ai jamais voulu monter en grade puisque j'étais toujours avec des officiers. J'avais un mousqueton comme arme, qui était équipé d'un petit capuchon pour le protéger de la boue. Je n'ai fait le coup de feu que deux fois. La première, lors de ma première attaque, je me trouvais avec le capitaine Martin. « Vous ne voyez pas les Allemands là-haut » me disait-il. Ils étaient bien trop loin et malgré mes qualités de tireur, je n'aurais pu les atteindre.

La seconde fois, devant la ligne Hindenburg, en 1918, le capitaine Doligès me dit « vous tirez trop bas », sur des Allemands couchés en contrebas de nos positions. En fait, je ne voulais pas les empêcher d'avancer, pour laisser la seconde vague, qu'il n'avait vue, progresser à découvert.

Le 5 novembre 1917, nous étions de retour à Sallanches, d'où le bataillon fut envoyé vers l'Italie, pour soutenir les troupes qui pliaient devant les Autrichiens. Nous étions en ligne au pied du Mont Tomba, qui fut repris le 30 décembre 1917⁽⁴⁾.

En mars 1918, nous étions près du plateau d'Asiago. Je devais aller en permission, quand on m'annonça qu'elle était supprimée. « Allez mon vieux, on va reconnaître les lieux ».

Je fus envoyé à l'avant, avec l'adjudant Revolt, pour reconnaître les positions. On était dans les bois, en position délicate. « On va se faire cueillir ». Nous avons rejoint un pré où nous avons commencé à être marmités. Un des obus tombant très près, m'a soufflé et fait tomber. En arrivant, les autres poilus m'ont déshabillé dans la tranchée, persuadés qu'ils étaient que je sois blessé au derrière. Mais, il n'y avait rien, j'avais eu de la chance.

Une autre fois, je suis allé guider des troupes italiennes en renfort. Je les guidais jusqu'aux premières lignes, en leur signalant les embûches. Arrivé au but, je m'aperçois qu'ils ne sont plus que huit. Tous les autres s'étaient laissés distancer ou avaient disparu dans la nature...

⁴ Un de nos prisonniers autrichiens, qui était allé en Russie, nous a avoué n'avoir jamais vu un marmitage pareil.

Un jour, je suis monté aux lignes avec une colonne de ravitaillement à mulets. En passant au dessus d'un ravin, un des mulets est tombé dans le précipice. Couvert par le feu des Autrichiens, j'ai pu tranquillement remonter l'animal sur le chemin, sans être inquiété. Les Autrichiens m'ont laissé faire tout ce temps, sans tirer un seul coup de fusil.

C'est le vin qui a fait gagner la guerre. En Italie, nous avons reçu à la compagnie, une douzaine de fûts de 600 litres. En 15 jours, tout était bu.

Le vin italien était très bon, et le soir, on allait dans les cafés boire un petit vin sucré. Je me souviens, un soir, d'avoir dû m'y prendre à trois fois pour monter sur mon vélo, pour aller porter les courriers. On servait également un Wermouth délicieux.

Les chasseurs disaient de Touchon qu'il buvait une chopine de gnôle par jour.

Le 70^e a tenu le col d'Asiago du 1^{er} mars au 9 avril 1918. Il est ensuite placé en réserve dans la Somme et en Artois. En juillet 1918, nous étions près de Villers-Coterêts.

Le 18 juillet eut lieu l'offensive française. Nous étions couchés dans les trèfles toute la nuit, après un gros orage de la veille.

A quatre heures du matin, un seul coup de canon tonne dans la nuit, immédiatement suivi du déchaînement de toutes les bouches à feu qui embrasent la ligne de front. Le barrage se déplace alors et nous partons à l'attaque.

Nous progressions 800 mètres en avant à travers les explosions. Dans ce brouillard, le capitaine aperçoit au travers des obus une section qui se dirige mal et égarée. On ne pouvait savoir si c'étaient des Français ou des Allemands⁽⁵⁾. Il tombait des 210, et un éclat, en rebondissant, a troué mon pantalon et ma capote. « Il faut aller vers eux les prévenir ».

Je partais les rejoindre quand un 155 français tombe sur la section, arrachant un bras au capitaine, brûlant et tuant mon voisin, me faisant faire un bond de plusieurs mètres sans me blesser. Je suis allé chercher des brancardiers ; j'ai ramené mon capitaine, puis j'ai continué l'attaque dans l'après-midi.

Les attaques se poursuivent jusqu'en octobre ; le 8, lors de l'attaque de la ligne Hindenburg, nous rejoignons un mamelon, où les Allemands nous tirent dessus depuis une ferme fortifiée, où ils avaient installé huit mitrailleuses. Un 155 tombe sur la ferme, anéantissant la position que nous occupons. Nous y passons la nuit, sous le bombardement. Durant cette nuit, nous sommes marmités par des gaz lacrymogènes, qui nous font tous vomir. Nous nous sommes relevés le matin du 9 octobre complètement épuisés.

Les troupes de relève parcourront ensuite dix-huit kilomètres, l'arme à la bretelle.

Quelques jours avant la fin de la guerre, notre bataillon se dirige vers le Nord de la France, vers Lens. A ce moment-là, je suis évacué pour cause de grippe, de Saint-Germain.

J'apprends l'armistice dans un hôpital de campagne, à Jonzac, où j'étais consigné. Nous avons acheté une bouteille de vin, avec un camarade, pour fêter l'événement. Nous en avons bu chacun une partie, mais notre maladie nous a assommés, et nous nous sommes recouchés aussitôt.

⁵ Ce jour-là, notre capitaine se plaignait que nous allions tous y rester. Je lui dis alors : « Vous savez, dans la Somme, c'était bien pire et nous en sommes revenus ». En 1918, c'était de nouveau la guerre de mouvement et les pertes étaient importantes. Le bataillon du 115^e a été réduit quasiment à l'effectif d'une Compagnie. Je ne sais pas comment j'ai pu survivre à tout cela. J'ai eu plusieurs fois des camarades tués à mes côtés dans la tranchée (j'ai eu un camarade tué d'une balle dans la tête dans la Somme), mais chaque fois, une bonne étoile veillait sur moi. Je n'ai été blessé que deux fois.

J'ai passé là les quatre jours les plus terribles de ma vie, souffrant de la grippe, entre les blessés et les mourants. Quand j'étais remis, nous allions voir les cercueils qui s'alignaient chaque jour dans la chapelle du château où nous logions.

Au bout de cinq à six jours, nous avons demandé à sortir, pour être permissionnaire.

De retour de permission, près de Lagny, à côté de Paris, j'apprends que la classe 1916 part pour aller en Syrie. Nous embarquons à Vivez dans l'Aisne pour Sauge-lès-Vaucluse, près d'Avignon, où nous logeons dans une ancienne poudrerie.

Tous ces hommes doivent former le 415^e de marche.

On attendait pour embarquer.

Au moment de l'embarquement, il n'y avait pas de place pour ma compagnie sur le bateau, si bien qu'une permission de six jours nous est accordée. Au retour de permission, j'apprends que la classe 1916 ne part plus.

Deux de mes camarades, originaires de la même ville, sont partis. Un n'en est jamais revenu ; ils sont tombés dans une embuscade dressée par les Turcs, et il a été tué.

Je suis revenu à Avignon, pour faire un concours, pour gagner du grade. Un de mes camarades me dit : « ne fais pas de concours, il y a des gars qui sont recherchés pour garder les prisonniers qui travaillent dans les fermes, cela t'intéressera sûrement ».

Je suis donc désigné pour garder des prisonniers, qui travaillent à la Gare de Carpentras, avec six hommes de ma compagnie. Il se trouvait beaucoup de Bulgares parmi ces prisonniers. Ces prisonniers gagnaient un petit pécule, qui leur permettait de s'acheter du tabac, que les gardes du camp leur prenaient à la fouille à l'entrée.

Ils m'en ont parlé, et je leur demandais de me donner ce tabac, que j'allais leur porter le soir, par le chemin de ronde. Mes prisonniers m'appréciaient et n'auraient pas hésité à me défendre le cas échéant.



Jean-Louis Billet, né le 3 septembre 1896, est mort le 24 octobre 1994.

Nos plus vifs remerciements à Patrice Lamy pour ces témoignages recueillis en février 1991, complétés les 18 juin et 22 juillet 1992, puis en septembre 1992 et le 24 avril 1993.